Aucune profession ne met à l'abri de ce délire amoureux, si voisin de la folie, lorsque la passion est arrivée à son paroxysme, et si proche du suicide, quand elle est contrariée.

« Même l'homme du peuple et le moindre garçon,
« A qui certes jamais Zénon ne fit leçon,
« Même la jeune fille, humble enfant qui s'ignore,
« Qui se sentait dresser les cheveux hier encore
« Au seul mot de mourir, tout d'un coup enhardis,
« Ils vont oser régler ces apprêts si maudits,
« Méditer longuement, d'un œil plein de constance,
« Le poison ou le fer, leur unique assistance [1]. »

(1) Leopardi, traduction de Sainte-Beuve.

CHAPITRE III

LA HAINE EN AMOUR

« Il n'y a de haines implacables que celles de l'amour. »
PROPERCE II, VIII, 3.

J'ai raconté dans les précédents chapitres comment l'amour conduit souvent au désespoir et à la mort involontaire et volontaire. Je me propose de rechercher dans celui-ci comment l'amour se change en haine et comment cette haine amoureuse conduit au meurtre de l'objet aimé. « Je hais et j'aime, dit Catulle ; vous me demanderez peut-être comment cela se fait, je n'en sais rien, mais je le sens et je souffre. » Quelle est l'explication de ces amours haineux ? Pourquoi les amants se haïssent-ils avec amour ? Pourquoi les magistrats, qui interrogent des accusées qui ont tué leur amant, les entendent-ils répondre pour s'excuser : « Je ne l'aurais pas tué, si je ne l'avais pas aimé » ?

La Rochefoucauld a dit avec raison : « Si l'on juge l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié. » En effet, on frappe par amour, on tue par amour, on brûle par amour ; l'amant donne des coups de couteau à la personne aimée, la maîtresse tire des coups de revolver sur son amant ou lui lance des bols de vitriol au visage. L'amour est donc bien près de la haine et la haine bien près de l'amour. On peut même dire qu'il y a de la haine dans l'amour et de l'amour dans la haine. Le jaloux aime et hait en même temps ; il est tendre et brutal ; il accable la personne aimée de caresses en ayant envie de

l'étrangler. Tourmentés par la jalousie, les amants se querellent et s'embrassent, ils s'aiment et se haïssent, en proie à des sentiments contradictoires, ils passent de l'amour à la haine et de la haine à l'amour. Les querelles, les injures, les froissements se mêlent à la passion même partagée et la rendent tout à la fois douce et amère.

L'amour est si voisin de la haine, que l'amoureux hait la personne qu'il adore, si elle résiste à ses désirs, et la hait même quelquefois, lorsqu'elle a cédé à ses désirs. Amnon, fils de David, dit la Bible, très épris de sa sœur « lui fit violence et reposa avec elle. Aussitôt il la prit en très grande haine, de sorte que la haine dont il la haïssait était plus grande que l'amour dont il l'avait aimée auparavant. [1] » Dans les amours des rois, l'amour est si près de la haine, qu'il y a peu d'intervalle entre l'amour et le meurtre de la femme aimée. Les amours d'Henri VIII finirent par la disgrâce de Catherine d'Aragon, la décapitation d'Anne Boylen, la répudication d'Anne de Clèves, la décapitation de Catherine Howard.

Quel mélange d'amour et de haine que la tragique liaison d'Alfred de Musset et de Georges Sand, qui s'aiment à la folie et se haïssent avec fureur, qui se quittent avec des cris de rage et se reprennent avec des élans de tendresse passionnée, pour se torturer de nouveau, et qui sortent de ce duel d'amour comme des combattants meurtris de coups, pleurant, criant, le cœur brisé, éprouvant le besoin de dire devant le public leurs souffrances et leurs rancunes, dans des vers trempés de larmes et dans des romans pleins de fiel et de sanglots ! La vie que ces deux amants ont menée ensemble a été si douloureuse, que Georges Sand après la rupture écrivait à Sainte-Beuve qu'elle aimerait mieux se brûler la cervelle que de recommencer la vie qu'elle avait eue avec Alfred de Musset. Après une réconciliation, qui

(1) *Les Rois*, l. II, ch. XIII, § 15.

précéda la rupture définitive, elle avait déjà écrit à son amant : « Veux-tu que nous allions nous brûler la cervelle à Franchard ? ce sera plus tôt fait. » Et Alfred de Musset non moins las de la vie que cet amour lui faisait, adorant et méprisant à la fois sa maîtresse, lui rappelait quelques jours plus tard sa proposition de suicide en lui écrivant : « ...Si tu renonces à la vie... rappelle-toi le serment que tu m'as fait, ne meurs pas sans moi [1]. »

Quand un amour commence, commence donc la possibilité d'un drame, d'un suicide ou d'un meurtre. Lorsqu'un homme et une femme s'engagent dans une idylle, ils engagent souvent, à leur insu, une question de vie ou de mort, et s'ils n'étaient pas aveuglés par l'amour, ils pourraient se demander :

« Mais qui sait ce qu'il doit ordonner de mon sort,
« Et si je viens chercher ou la vie ou la mort ? »

Il n'est pas rare, en effet, de voir l'idylle tourner à la tragédie. Dans son étude sur *Bajazet*, La Harpe, faisant une critique sévère de la pièce, dit : « Ce n'est pas par des idylles qu'il faut commencer des meurtres ? » Cette critique littéraire repose sur une observation psychologique inexacte : en effet, les idylles de l'amour deviennent souvent des drames sanglants. L'amour, principe de vie, est fréquemment un principe de mort. Lorsque Dante descend dans le second cercle de l'enfer, il y aperçoit « plus de mille ombres... qu'Amour fit sortir de la vie. »

Ce n'est pas sans raison que les Grecs, qui avaient donné à Vénus les épithètes les plus gracieuses et les plus poétiques, lui en avaient aussi donné une lugubre et sanglante et l'appelaient *Vénus Homicide* [2]. Les annales judiciaires attestent qu'il n'est pas d'épithète mieux justifiée. Tous les jours les tribunaux correctionnels, les cours d'assises

(1) Marieton, p. 194.
(2) Plutarque. *De l'amour*. Les Latins disaient : *Sævus Amor*.

jugent des hommes qui ont frappé, injurié, tué des femmes qu'ils aimaient et des femmes qui ont commis sur leurs amants les mêmes violences. Dans plusieurs affaires criminelles, j'ai constaté que l'amant avait tué ou voulu tuer sa maîtresse quelques instants après avoir eu avec elle des relations intimes. Ce sont les amours les plus violentes qui sont suivies des haines les plus féroces.

Sans aller jusqu'au crime, les amants se font souffrir comme des ennemis. Lorsqu'ils étaient encore à la période de l'extase, ils ne pouvaient croire à un lendemain possible de haine et de colère, et cependant après quelques semaines on les voit souvent se torturer, se martyriser. Instruite par l'expérience, G. Sand savait si bien que fréquemment l'amour se change en haine, qu'au début de sa nouvelle liaison avec le docteur Pagello, elle lui écrit : « Je t'aime parce que tu me plais ; peut-être serais-je forcée de te haïr bientôt. »

Pourquoi Hermionne fait-elle tuer Pyrrhus qu'elle aime ? Pourquoi Roxane fait-elle étrangler Bajazet, qu'elle veut épouser ? Pourquoi Othello étouffe-t-il Desdemona qu'il adore ? La Bruyère à donné d'un mot l'explication de ce mélange d'amour et de haine qui remplit le cœur des amants : « l'on veut faire tout le bonheur, ou si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime. » Aimer c'est s'aimer ; on aime pour être heureux, on aime pour soi, pour le bien qu'on espère de l'objet aimé. « L'amant aime l'aimé, comme le loup aime l'agneau [1]. » Il est plus préoccupé de son propre bonheur que du bonheur de la personne aimée ; c'est ce que Corneille a finement observé dans les vers suivants :

« Vous-même qui brûlez d'un amour si fidèle,
« Aimez-vous Domitie ou vos plaisirs en elle ?
« Et quand vous aspirez à des lieux si doux
« Est-ce pour l'amour d'elle ou pour l'amour de vous ?

(1) Platon.

« De sa possession l'aimable et chère idée
« Tient vos sens enchantés et votre âme obsédée...
« C'est par là qu'elle seule a droit de vous charmer,
« Et vous n'aimez que vous quand vous croyez l'aimer [1]. »

Le bonheur de la personne aimée est un supplice, un outrage pour l'amant, s'il n'en est pas l'auteur, s'il ne le partage pas ; il dira avec Phèdre :

« Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage. »

Ce qui exaspère l'amant jaloux, c'est l'image du bonheur que sa maîtresse va éprouver avec son rival, et c'est pour empêcher ce bonheur qu'il la tue. C'est le même sentiment qui domine la femme abandonnée ; elle se résignerait peut-être à son abandon si elle n'était pas tourmentée par la pensée que son amant sera heureux avec une autre femme : elle le tue pour qu'il ne goûte pas à ce bonheur ; elle ne le veut heureux que par elle. Le 8 août 1891, la cour d'assises des Bouches-du-Rhône a jugé une femme mariée âgée de trente-cinq ans, qui s'était éprise de son cousin, âgé de vingt-cinq ans, lui-même marié et père d'un enfant. Elle commença par le brouiller avec sa femme, puis elle empoisonna son mari pour être tout entière à son amant. Mais elle s'aperçut bientôt que son amant se refroidissait ; il regrettait sa femme et voulait se réconcilier avec elle. Elle fit des efforts désespérés pour empêcher cette réconciliation, puis quand elle eut la certitude que son amant allait lui échapper, plutôt que de le voir heureux avec sa femme et son enfant, elle l'empoisonna. C'est parce que l'amant souffre du bonheur de l'aimé, quand il vient d'un autre, qu'il veut le changer en malheur ; il aime mieux voir celle qu'il aime malheureuse et même morte qu'heureuse avec un autre. Il n'y a qu'un très petit nombre d'amants doux, timides, chez qui le côté psychique de l'amour est plus développé que le côté physiologique, qui se donnent la mort en souhaitant à la

(1) Corneille, *Tite et Bérénice*, acte I, scène III.

jeune fille qui a refusé de les épouser, ou, à la maîtresse dont ils sont jaloux, d'être heureuse avec un autre ; ils disent comme dans *Psyché* :

« Vivez, belle Princesse et vivez pour un autre,
« Nous le verrons d'un œil jaloux,
« Nous en mourrons mais d'un trépas plus doux
« Que s'il nous fallait voir le vôtre,
« Et si nous ne mourons en vous sauvant le jour,
« Quelque amour qu'à nos yeux vous préfériez au nôtre,
« Nous voulons bien mourir de douleur et d'amour [1]. »

Dans le premier chapitre de ce livre, j'ai montré un certain nombre d'amants malheureux ou jaloux qui meurent de douleur et d'amour ou qui se tuent de désespoir, tout en désirant que la personne aimée soit heureuse avec un autre. Aux exemples que j'ai cités, je peux ajouter le suivant qui est tout récent : un jeune homme, âgé de vingt-neuf ans, appartenant à une très honorable famille, très épris d'une jeune femme coquette et peu fidèle, torturé par la jalousie, n'ayant pas le courage de rompre, a préféré se tuer après avoir déjeuné une dernière fois avec elle. Après le repas, il lui fit remettre deux lettres, l'une pour ses parents, l'autre pour elle ; il se fit conduire en voiture au bois de Boulogne, puis en descendant, il alla se tirer un coup de revolver. Voici la lettre adressée à la jeune femme :

« Ma chère Louise,

« Adieu. Je ne te demande qu'une chose, c'est ton pardon. Ma seule faute est de t'aimer trop, ma chère ; je ne suis pas capable de faire ton bonheur. Mais toi, chère mignonne, ne te désole pas, tu es jeune, gentille, spirituelle, tu as tout pour plaire et tu trouveras certainement quelqu'un de moins bête que moi, qui te comprendra mieux, qui t'aimera moins, mais qui t'amusera plus. Puis, vois-tu, deux hommes à aimer, il y en a un de trop. Ah ! certes, si je voyais que tu n'as que de l'indifférence pour ton ami l'avocat, je ne m'en chagrinerais pas, mais chaque fois que tu m'en parles, ta figure devient souriante. Non, ma chérie, il ne t'est pas indifférent, il te plaît ; alors je suis de trop. Eh bien ! je meurs pour toi, pour te

(1) *Psyché*, acte II, scène IV.

rendre heureuse. Je ne veux que ton bonheur, chère mignonne adorée. En échange, je ne te demande que ton pardon. Tu sauras qu'il y a un homme sur terre qui t'a aimée bien sincèrement et celui-là ne t'a jamais trompée. Adieu, adieu Louise, tu es mon seul amour et tu es le dernier. Adieu, je t'embrasse mille fois. Excuse mon griffonnage, mais pense que mon dernier jour est arrivé, et dans l'état où je suis je ne puis écrire mieux. Adieu, je meurs pour toi, Louise. Adieu. »

Les hommes qui se tuent pour faire le bonheur de la personne qu'ils aiment, mais qui ne les aime pas, sont en petit nombre. Sans doute, aimer c'est vouloir le bonheur de la personne aimée, mais à la condition de le partager, d'en être l'auteur, c'est vouloir son propre bonheur, par la possession de l'objet aimé. Le cri naturel de la passion est celui de Médée : « *moi, moi* seule, et c'est assez. »

Les effets de l'amour varient suivant le caractère de ceux qui l'éprouvent. Tous les hommes n'aiment pas de la même manière, parce qu'ils n'ont pas le même tempérament, le même caractère. Il y a plusieurs sortes d'amour. L'amour qui vient plus du cœur que des sens reste tendre, résigné, s'il est malheureux ; il souffre avec plus de tristesse que de colère ; il aime mieux souffrir que faire souffrir ; il a très rarement la tentation du meurtre ; s'il l'éprouve, il y échappe par le suicide ; il aime mieux mourir que tuer et il meurt en pardonnant.

L'amour qui tue, qui empoisonne, qui fait souffrir est l'amour sensuel. C'est lui qui rend haineux, méchant, vindicatif. Chez les natures brutales, l'amour physique devient de la fureur à la moindre résistance ; il fait commettre les violences les plus graves. L'homme devient féroce pour satisfaire ses désirs sexuels ; il prend le couteau pour frapper la femme qui lui résiste, comme le mâle chez les animaux se sert de ses ongles et de ses dents, pour soumettre la femelle à ses désirs ou se venger de sa résistance. Pour posséder une femme qui résiste ou même qui demande un délai pour céder, on voit des hommes la

menacer d'un couteau, braquer sur elle un revolver, lui serrer le cou à l'étrangler. Le désir de la possession est quelquefois si violent, qu'il s'irrite d'un simple retard. J'ai observé le cas d'un jeune homme qui a tué sa fiancée parce qu'elle refusait de se donner à lui avant le mariage. La mère de la jeune fille lui ayant fait observer « qu'il l'aurait à Pâques », il répondit : « à Pâques c'est trop tard, je ne puis pas attendre. » Un autre jeune homme tua une jeune fille qu'il aimait et qu'il avait demandée en mariage parce qu'elle lui répondit qu'elle était encore trop jeune pour se marier.

Les meurtriers par amour expriment leur désir de possession par ce cri : « il faut que je l'aie. » « De gré ou de force, il faut que je l'aie ! » disait un amoureux assassin. « Il faut que je l'aie, quand même je monterais sur l'échafaud, » s'écriait un autre amoureux éconduit. Cette expression vulgaire est si bien le cri naturel de la passion sexuelle, que le plus grand des orateurs chrétiens, Bossuet, l'emploie dans la chaire : « Ce ne sera qu'un regard... Prenez garde... Un feu passe de veine en veine. *Il faut l'avoir ;* il faut la gagner. C'est un adultère. Qu'importe ! » La fureur de celui qui assassine la femme qui lui résiste vient de la violence du désir, qui est impatient d'être satisfait et irrité de l'obstacle qu'il rencontre.

La férocité du meurtrier par amour ne vient pas seulement de la violence de la passion, mais aussi de l'exaspération de son amour-propre froissé. L'homme repoussé par la femme dont il est épris, est autant blessé dans son orgueil que dans son amour ; son dépit devient facilement une haine implacable, avide de vengeance. « Vous avez frappé cette jeune fille lâchement, traitreusement, disait un président d'assises à un accusé, vous vouliez la tuer? » — « Oui, répondit l'accusé, parce qu'elle ne m'aimait pas, parce qu'elle me repoussait ». — *Le Président :* « Vous avez voulu vous venger de ses dédains? » — *L'accusé :* « Oui, de ses dédains qui me rendaient fou. » —

L'ouvrier Laffargue, dont le crime passionnel a inspiré à Stendhal une admiration si singulière, avait quelques jours avant le meurtre de sa maîtresse posé la question suivante à un gendarme retraité de ses amis, comme si elle intéressait un de ses camarades : « Que feriez-vous, si vous étiez attaché à une femme et qu'elle ne voulût plus vous voir et qu'elle vous abandonnât ? » — « Ma foi, je m'en consolerais, » répondit philosophiquement le gendarme. — « Vous en parlez bien à votre aise, répliqua Laffargue ; c'est à merveille dans la spéculation, mais c'est plus difficile dans la pratique. » — « Erreur, répondit le gendarme ; si votre ami y regarde de près, il se convaincra que toute sa peine vient de son amour-propre froissé. » Laffargue réfléchit un instant et dit : « C'est vrai, l'amour-propre y joue le principal rôle. »

L'amour chez l'homme est plus cruel que chez les animaux, parce que si la vanité augmente le plaisir de la possession, l'amour-propre froissé par le dédain accroît la douleur du refus et le désir de la vengeance. Cette explication du crime passionnel, qui s'était présentée à l'esprit d'un simple gendarme, avait cependant échappé à la sagacité de Stendhal, qui passe je ne sais pourquoi, aux yeux de Taine, comme le plus grand psychologue du XIX^e^ siècle. Oreste, Pyrrhus, Hermione, Roxane, Médée sont des victimes de l'amour-propre autant que de l'amour. Racine, qui est un psychologue autrement pénétrant que Stendhal, dépeint Oreste « honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus », craignant d'être « la fable de l'Epire », comme ce jeune amoureux, qui, éconduit par la jeune fille qu'il veut épouser, la tue de dépit en s'écriant : « On dira qu'elle n'a pas voulu de moi ! » — Hermione est fière, orgueilleuse ; froissée, humiliée des dédains de Pyrrhus, elle bondit de colère, quand on lui dit que Pyrrhus la méprise : .

« Qui vous l'a dit, seigneur, qu'il me méprise ?
« Jugez-vous que ma vue inspire du mépris ? »

Elle souffre cruellement dans son orgueil du dédain de Pyrrhus. Comme ce mépris va venger Oreste de l'indifférence qu'elle a pour lui !

« Quelle honte pour moi ! Quel triomphe pour lui !
« Est-ce là, dira-t-il, cette fière Hermione ?
« Elle me dédaignait, un autre l'abandonne. »

Ne pouvant pas rester sous le coup de cet abandon humiliant, elle pense que « sa gloire » lui commande la vengeance ;

« Si je le hais, Cléone, il y va de ma gloire. »

C'est le cri de Chimène et de presque toutes les héroïnes de Corneille qui se vengent par fierté, par souci de l'honneur :

« Il y va de ma gloire, il faut que je me venge, »

dit Chimène ; dans *Pulchérie*, Irène dit aussi :

« Après deux ans d'amour, il y va de ma gloire,
« L'affront serait trop grand. »

Lorsque Médée hésite à se venger de Jason, c'est la pensée de l'affront qu'elle a reçu et la crainte d'être la risée de ses ennemis, qui rallument sa colère et réveillent sa soif de vengeance.

« Ah ! s'écrie-t-elle dans Euripide, victime infortunée de mon indomptable orgueil... Voudrais-je devenir un objet de risée en laissant mes ennemis impunis ? Allons, Médée, prépare tes plans... Il ne faut pas que tu deviennes un objet de risée à la face de Sisyphe et de Jason. »

C'est l'orgueil froissé par l'indifférence de Bajazet qui inspire la vengeance de Roxane. Cette sultane, qui somme Bajazet de l'épouser, et qui s'offre à lui, la couronne d'une main et le lacet de l'autre, ne respire plus que la vengeance quand elle se voit dédaignée :

« Qu'il meure ! Vengeons-nous. »

La femme délaissée souffre aussi dans son amour-propre

à la pensée que ses ennemis et sa rivale vont rire de son abandon ; c'est le sentiment qu'éprouve Hermione, quand elle dit à Pyrrhus :

« Vous venez de mon front observer la pâleur,
« Pour aller dans ses bras rire de ma douleur. »

Ce ne sont pas seulement les rois et les reines de la tragédie qui commettent des crimes passionnels par amour-propre froissé autant que par amour ; les accusés les plus vulgaires, les ouvriers, les ouvrières sont non moins irritables, non moins blessés dans leur orgueil par les dédains de l'objet aimé. On ne saurait croire combien est grand le rôle de l'amour-propre dans les crimes d'amour commis par les hommes du peuple ; leur susceptibilité est peut-être plus grande que celle des gens du monde. Il y a quelques années, j'ai vu juger par la cour d'assises des Bouches-du-Rhône le nommé Silvy, jeune cultivateur, qui avait pénétré la nuit dans la chambre de sa belle-sœur, dont il était très épris, et la frappa avec une fureur sauvage de quatre coups de couteau, au cou, à la poitrine et sur les bras, parce que cette jeune femme, mère de trois petits enfants, avait refusé de se donner à lui. L'instruction révéla que ce jeune assassin était atteint d'une maladie répugnante et qu'il avait été très froissé dans son amour-propre du dégoût qu'il inspirait à sa belle-sœur. C'est pour se venger du dédain de la femme qui les repousse, que des amoureux éconduits ne se contentent pas de la tuer ; ils la calomnient, en prétendant faussement avoir reçu ses faveurs, pour sauver leur amour-propre humilié. J'ai jugé à la cour d'assises des Bouches-du-Rhône le nommé Sicard qui poursuivait de ses obsessions et de ses menaces la jeune Amélie B..., fille d'un employé de chemin de fer, très aimé et très estimé. Sur la prière des parents de la jeune fille, le commissaire de police fit appeler Sicard et lui représenta combien était déraisonnable sa prétention de contraindre cette jeune fille à écouter